

LE RETOUR de CARABOSSE.

La pleine lune d'octobre jouait à cache-cache avec les nuages au-dessus de la montagne blanche, la gwen menez. De temps à autre, les noirs sous-bois de hêtres, de chênes, de noisetiers et de marronniers s'éclairaient de sa lueur, et les feuillages des saules au bord de l'eau s'habillaient de blanc, comme la devise des maîtres du château de Juzet. Un vent léger soufflait de nord-ouest. Il pleuvait des glands. La lumière nocturne effleurait ici un cep, une troupe de girolles, là un vieux sanglier endormi. Sur le coup de minuit, elle vint lécher la longue roche grise qu'on nomme "Roche de Carabosse". Trois glands mûrs frappèrent le rocher ainsi qu'on cogne à une porte, toc, toc, toc... et le prodigieux prodige se produisit.

La pierre fendit sans un bruit ainsi qu'un sarcophage qui baille, et la fée qu'on croyait endormie dans la mémoire vacillante des vieux se réveilla au monde de Guémené Penfao. C'était peu de temps avant l'an deux mille, en une époque où les hommes avaient rangé la magie dans les puces de leurs ordinateurs et les sorcières dans les livres pour enfants des bibliothèques.

La belle femme aux jambes longues et fines et aux cheveux noirs jusqu'aux creux des reins se dressa sur sa couche de pierre, huma le vent de la nuit et fronça le sourcil. " Par tous les chaudrons du sabbat, se dit-elle, on dirait que ça sent le lin par ici. Je croyais avoir interdit à ces gueux d'en cultiver depuis qu'ils se moquèrent de la bosse d'où je tire mon nom. Il me faut en avoir le cœur net."

Carabosse se mit donc en route, guidée par son odorat de fée, à la recherche du lin que l'on travaillait dans le pays au mépris de sa vieille malédiction. Elle quitta la forêt de Juzet et longea le camping désert, entra dans le bourg jusqu'à la place Simon, évita l'église qui lui donnait la chair de poule et poursuivit sa route vers le Nord d'où semblait venir l'odeur coupable. Elle arriva avant le jour aux portes d'un bâtiment où chantaient des machines, machines à couper, machines à piquer, machines à coudre et à tailler, machines à ourler, machines à presser, machines à tisser et à filer. Au bout des machines, des hommes et des femmes, descendants des gueux qui cultivaient autrefois le lin dans la vallée, emballaient dans de grands cartons des jeans et des blousons, des pantalons et des chemises. " Gash ! jura la sorcière. Il ne sera pas dit que l'on passe ainsi outre les malédictions de Carabosse." Découvrant dans le fond de sa poche un petit morceau de quartz de la montagne blanche, elle le jeta dans les engrenages d'une machine qui bientôt hoqueta, cliqueta, grinçouilla et s'arrêta. Étonnés, les hommes et les femmes qui travaillaient à l'usine de confection s'arrêtèrent aussi, les bras ballants devant leurs cartons à demi remplis et les machines muettes. Carabosse éclata de rire à leur mine déconfite, et son rire était si méchant qu'elle redevint un temps telle que tous l'imaginaient dans les livres pour enfants, une vieille sorcière bossue aux cheveux dressés à la lune comme des bogues de châtaignes noires, au nez boursoufflé de verrues, aux dents jaunes et rares et au regard mauvais.

Heureusement, les hommes et les femmes qu'on prive de travail ne restent jamais longtemps les bras ballants. Ceux de l'usine serrèrent bientôt leurs poings et les dressèrent au ciel pour que reprenne le chant des machines. On vit alors tout le pays s'unir, ceux des champs et ceux des ateliers, ceux des commerces et ceux des bureaux, les enfants des écoles et les anciens de la belote. Tous défilèrent dans les rues avec des

cris et des pancartes pour conjurer le sort que la sorcière avait voulu leur jeter. Cachée dans un recoin de la rue de l'épée, Carabosse les observait. "Gash de gash ! jura-t-elle entre ses dents sales, les gueux de ce pays sont plus durs à cuire que leurs pères qu'on nourrissait d'un corbeau pour une journée de travail. Ils s'entendent, ils s'unissent et osent me défier. Qu'à cela ne tienne, j'ai plus d'un tour dans mon sac. S'ils veulent être modernes, je le serai aussi. Foi de Carabosse, je ne quitterai ce pays que ravagé par le sang, par l'eau et par le feu".

La semaine suivante, quand vint le vendredi, jour du marché et des sorcières, les gens de Guémené et ceux qui venaient des hameaux voisins découvrirent ébahis la nouvelle mise du Grand Logis. Tous les volets étaient ouverts et les fenêtres dégoulaient de géraniums. Insensibles à l'automne, les roses trémières grimpaient à l'assaut de la façade, tandis que des volées d'hortensias roses et bleus dévalaient la rue du lavoir. Certains qui avaient cru apercevoir la silhouette d'une grande femme brune derrière une fenêtre évoquèrent la Grande Jeanne au temps de sa splendeur, ce à quoi les autres protestèrent que le Grand Logis n'était pas une demeure pour une bohémienne et qu'il devait plutôt s'agir de quelque descendance de la Duchesse Anne, de la Marquise de Bruc ou de quelque De Halgouët de retour au pays. Tous s'extasiaient devant le lustre nouveau de l'ancienne maison, sauf une vieille qui fit le signe de la croix en baissant le front. La grandeur passée des châteaux était indissociable dans sa mémoire du souvenir misérable de sa pauvre vie de fille placée. Elle avait été domestique au temps où les allées bordées de fleurs étaient interdites aux pauvres, au temps noir où son seul droit était de remercier le maître pour le méchant de bout de pain de son tiré du grain qu'elle avait fauché de ses propres mains. Elle savait, elle qui était née les pieds dans la bouse de vache entre deux "talées de jenwnay", que la richesse des uns se nourrit de la misère des

autres et que rien de bon ne pouvait venir du retour des anciens temps. Elle tira par la manche son bonhomme qui se voyait déjà, allégé d'une cinquantaine d'années, reprendre du service aux rennes du cabriolet, et laissa les plus jeunes se prendre au piège fleuri de la fée Carabosse.

C'est qu'elles étaient belles, les fleurs du Grand Logis ! Si belles qu'un jeune homme d'ordinaire timide osa franchir la grille afin d'en cueillir une pour sa bien aimée. La fée le surprit, la main dans les épines, au milieu de son jardin. Elle releva d'un sourire le garçon à genoux qui demandait pardon. " Je l'aime, disait-il, mais ses yeux sont aux nuages, ses rires pour les jeux et sa vie dans la forêt. Jamais elle ne m'a remarqué. J'avais pensé qu'une fleur...

— Soit sans crainte, lui dit Carabosse, le vol est un délit qu'on pardonne aux amoureux et rien ne m'importe plus que le bonheur des gens d'ici.

En disant ces mots, elle coupa un magnifique lys blanc au pistil rouge sang et le tendit à l'adolescent.

— Prends cette fleur, je te la donne, continua-t-elle. Cours à la forêt de Juzet jusqu'au rocher qui surplombe le Don au-dessus de la grotte de la vierge. Ton amie viendra ce soir. La fleur tu lui donneras et, crois-moi, jusqu'à votre dernier souffle et bien plus loin encore, l'amour vous aimera.

Le jeune homme fit ainsi que la fée l'avait ordonné. Il courut si vite du bourg à la forêt et de la forêt à la grotte qu'il se trouva bien essoufflé en arrivant sur le rocher. Le Don creusait la vallée à ses pieds, entre les bois et les près, jusqu'au château de Juzet dont les tours accrochaient le soleil du soir. Tout était calme, silence et lumière. Le lys tremblait dans sa main. Le bruit d'un galop lui fit croire à une biche. C'était elle, son amoureuse secrète, en Nike et en jogging, qui faisait son footing en sortant du collège.

— Que fais-tu là, demanda-t-elle en découvrant le garçon. Tu médites ? Je ne te savais pas poète et encore moins philosophe.

— Je t'attendais, dit le jeune homme. J'ai une fleur à t'offrir.

Il la tendit comme on tend un calice où la petite vint boire. Elle avait toujours apprécié le garçon et l'aurait peut-être même aimé plus tôt si l'amour ne lui avait fait la figure si triste.

— Dieu, qu'il est beau, pâlit la petite en découvrant le dard rouge du lys dans sa corolle blanche.

Quand leurs lèvres s'approchèrent à se toucher au bord de la fleur, il s'en exhala un parfum si violent que le ciel chavira dans les arbres au-dessus de leurs têtes et que le rocher céda sous leurs pieds. L'un et l'autre enlacé chutèrent en bas de la falaise sans un cri, sans un reproche. On entendit alors le ricanement horrible de Carabosse dans le soleil rouge de sang qui fuyait de l'autre côté du monde.

— Ah ! Ah ! Ah ! Voleux de Guémené, pelots d'Avessec ou de cocus de Masserac, tous dans le même sac ! Que l'amour à jamais vous conduise en enfer !

Le vendredi suivant, jour du marché et des sorcières, Carabosse discrète passa de café en café afin de prendre un peu de l'air et des histoires du pays. On ne parlait plus guère au Pavillon Noir, ni au Commerce, ni au P.M.U, ni même au Baccardy, des deux amants tombés du rocher et dont la terre, à ce que prétendait les sauveteurs, avait avalé les corps. On avait bien d'autres sujets de préoccupation. Depuis six semaines, il n'était pas tombé une goutte d'eau. Les champignons tardaient à sortir et les jardins souffraient pire qu'un moissonneur en panne de cidre. "Les pauvres gens, soupira Carabosse, j'aimerais tellement les aider..."

C'est ainsi qu'elle se présenta, après l'heure de la sieste, dans le jardin d'un retraits qui vouait sa vie aux tomates en ressassant le temps où, avec ses compagnons des chantiers de Saint-Nazaire, il avait construit les plus bateaux du monde.

— C'est sec, dit la fée.

— Dame oui, répondit le vieux, c'est rien de le dire !

— Laissez-moi vous offrir ce petit arrosoir, proposa la fée.

L'homme partit d'un grand éclat de rire.

— Avec cela, ma petite dame, j'en aurai assez pour mouiller mon Ricard, mais certainement pas pour arroser mon jardin.

— Tant pis, sourit Carabosse en tournant les talons.

Machinalement, le jardinier ramassa le petit arrosoir que la femme avait laissé sur la pelouse et en inclina la pomme vers le sol pour le vider. Au moment de le ranger dans sa remise, il constata que le récipient était encore plein. " Non de Diou, jura-t-il, ce machin ne se vide donc pas ?" Il arrosa ses tomates, ses fleurs, ses arbres et même sa pelouse sans jamais se baisser pour emplir son arrosoir au robinet. Son affaire faite, il abandonna le cadeau de la fée dans le garage et monta chez lui. Sa femme venait de rentrer de chez le coiffeur. Il ne lui parla ni de l'arrosoir, ni de la dame brune. C'était l'heure des Chiffres et des Lettres à la télévision.

Au milieu de la nuit, madame, sujette à l'insomnie, crut entendre le goutte à goutte d'un robinet mal fermé au sous-sol. Elle descendit et découvrit la voiture inondée jusqu'au bas des portières.

— Ujène, cria-t-elle, il y a une fuite dans le garage.

En découvrant la catastrophe, Ujène pensa aussitôt à l'étrange arrosoir. De peur d'être moqué, il n'en dit mot à son épouse qu'il invita à remonter dans la chambre pendant

qu'il boucherait la fuite. Pour un ancien soudeur des chantiers de Saint-Nazaire, ce ne devait pas être une affaire. Dès qu'il fut seul, il retrouva le petit arrosoir qui coulait tout ce qu'il savait entre la brouette et la tondeuse, sortit en pyjama dans le jardin, traversa la route et jeta sans plus de manière le coupable dans le Don.

— Tout est arrangé, dit -il en se glissant sous la couette. Ça va sécher.

C'est ainsi qu'en trois jours, sans que personne ne puisse l'expliquer, le Don connut la crue la plus importante de son histoire. Il montait, montait et montait encore au point qu'il envahit bientôt toutes les maisons de la rive, le moulin et les bâtiments attenants. La pierre tombale de l'évêque sauvée de la destruction de la vieille église barbotait dans la rivière, et les gens de Nantes vinrent filmer pour la télévision les images de la catastrophe. C'est ainsi que le cochon d'Hippolyte, premier cochon marin breton, eut à deux reprises les honneurs du journal télévisé.

De son jardin du Grand Logis, la fée surveillait la montée des eaux avec une satisfaction mêlée de colère. Si tout se déroulait comme elle l'avait prévu, elle n'avait pas su imaginer dans sa méchanceté que les gens du bourg s'entraideraient ainsi qu'il faisaient. C'était un supplice de les entendre rire de leur malheur, rire et causer, causer et se mener les uns les autres en bateau, s'inquiéter des courses et du ravitaillement de ceux qui marchaient le moins bien. " Gash, gash de gash! jura la sorcière, ils l'auront voulu ! Si l'eau n'affole pas ces buveurs de cidre, je ferai donner le feu à ces buveurs de goutte ! Foi de Carabosse !"

Lhiver passa sans que la fée se manifeste. L'usine de confection tournait vaille que vaille et le Don était rentré dans son lit. On construisait une nouvelle passerelle pour en rendre les rives plus accueillantes à la promenade.

Quand vint le printemps, on défila à la mairie contempler la maquette d'un bourg nouveau aux rues bordées d'arbres et aux ronds points fleuris. Les uns applaudissaient, les autres s'interrogeaient. " Chez soi on n'a pas de tant de choses à proportion pour faire tant de beauté pour tout le monde..." On se disputa un peu, comme on se dispute partout; la vie du pays reprenait son cours paisible. Les vieux et les enfants parlaient de leurs vingt ans que les premiers voyaient dans leur dos et les seconds au bout de la route de Blain, de Redon, de Rennes ou de Nantes. Ceux qui les avaient sous la main ne craignaient pas d'aller les offrir au Rocher des Amoureux où l'on s'embrassait en fumant des cigarettes. La pierre conservait plus ou moins longtemps les marques plus ou moins profondes de serments plus ou moins éternels. Le Petit Joseph avait hissé le Pavillon Noir, mais on y jouait toujours de la musique pour le plus grand plaisir des jeunesses du pays. Les jours passaient sur le bourg de la montagne blanche et du bout du bois de hêtre, et chaque jour deux mille camions dans les rues du bourg. L'été vint.

Ce fut un début d'été si pourri qu'on marchait encore en botte au début de juillet. Les paysans dans les fermes faisaient taire les enfants à l'heure du bulletin météo et repliaient le journal du matin avec un grognement dès qu'il y avaient vu le gros nuage qui masquait la carte de la région. La campagne était de fort mauvaise humeur. C'est le moment que Carabosse choisit pour en finir.

Elle aborda un homme qui se désespérait au milieu de ses champs devant ses épis à la limite de pourrir sur pied.

— Bonhomme, lui dit-elle, je sais ta misère et je veux t'aider. Je t'offre le soleil.

— Et allons donc, soupira le paysan. J'ai connu bien des messieurs de Paris à Bruxelles qui promettaient la lune et la baisse des impôts, mais c'est la première fois qu'une femme viens me vendre le soleil !

— Le voilà pourtant, sourit Carabosse en lui tendant un tournesol en fleur, et il n'est pas à vendre. Je te le donne. Plante ce soleil dans ton champ et tu verras ton grain sécher.

L'homme n'avait rien à perdre. C'est toujours ce qu'on croit tant qu'on n'a pas tout perdu. La femme avait bonne mine. En trois coups de bêche, il planta la fleur dans la glaise détremée.

Dès le lendemain, le soleil revint briller sur le pays de Guémené, un vrai soleil de juillet brûlant et chaud qui arrachait chaque jour des nuages d'eau à la terre gorgée. Le blé mûrit et sécha si bien qu'on moissonna avant la mi-juillet. Une fois les foin coupés et rentrés, les paysans se tournèrent à nouveau vers le ciel. "Bien, faudrait qu'il vienne à tomber de l'eau pour le maïs, à présent". Il en tomba sur Masserac et Marsac, il en tomba sur Guenrouet et la Vilaine. Pas une goutte sur la montagne blanche et le bout du bois de hêtre ! Quand arriva le mois de septembre, les feuilles des arbres étaient si sèches qu'elle tombèrent sans attendre l'automne. Les maïs grillés courbaient leurs maigres épis, les champs étaient jaunes et poussiéreux. Seul, le tournesol de la fée grimpait toujours plus haut à l'assaut d'un ciel désespérément sans nuage. Pressentant quelque sortilège, le paysan tenta de le faucher, de le couper à la hache, à la tronçonneuse, rien n'y fit. Chaque matin l'héliotrope s'ouvrait à l'est, montait au midi, et se fermait à l'ouest quand venait le soir, mais on aurait été bien incapable de dire si c'était la plante qui suivait le soleil ou le soleil qui était ensorcelé par la fleur. La situation devenait si grave que le paysan se résolut enfin à raconter sa rencontre avec la grande dame brune qui lui avait offert le tournesol. On le crut d'autant plus facilement que, profitant de l'occasion, le retraité du jardin vint expliquer comment la même femme avait abandonné chez lui l'arrosoir cause des inondations de l'an passé. Même les instituteurs qui ne croient qu'à la raison et le curé

qui n'accepte que les miracles homologués reconnaissent la main de Carabosse derrière les malheurs qui frappaient le pays.

Le conseil municipal réuni en séance extraordinaire vota à l'unanimité une motion exigeant l'intervention de la chasse aérienne contre le tournesol. Depuis le temps qu'ils nous cassaient les oreilles, ceux-là...

Hélas, il était déjà trop tard. La concentration du soleil sur un cristal de quartz suffit un midi à embraser la forêt de Juzet. Ce fut un incendie digne des légendes. Le feu démarré sur la hauteur dévala la pente à une vitesse telle que les habitants n'eurent que le temps de fuir jusqu'à l'autre bout de la commune, à Beslé où on les accueillit à bras ouvert, malgré les réflexions ironiques de quelques uns. " On a toujours besoin d'un plus petit que soi..." souriaient-ils.

Carabosse les suivit et se percha tout en haut du relais de télévision d'où elle était certaine de ne rien perdre du spectacle. La montagne dévorée par le feu passa du vert au rouge et du rouge au noir avant de découvrir le socle de quartz blanc auquel elle devait son vieux nom celtique. Sous l'effet de la chaleur, la pierre éclata et la montagne s'ouvrit avec des gerbes d'étincelles infernales dans un fracas de fin du monde. C'était horrible et magnifique, comme la guerre qui joue au feu d'artifice. Carabosse savourait sa victoire totale sur les gueux de Guémené quand l'incroyable arrêta son rire.

Là-bas, dans la fournaise blanche, du centre de la terre ouverte, montèrent deux chênes jumeaux dont le feuillage enlacé dessina la forme d'un cœur sur le ciel.

— Le sacré cœur de Jésus ! cria monsieur le curé qui avait lu moult récits des combats de la dame Bec de Lièvre contre les bleus de Pincemi en 1795.

— Une réaction phyto-pyro-biologique inconnue, répliquèrent les instituteurs qui étaient tous abonnés à Science et Vie.

— Superman ! hurlèrent les enfants qui savent que le plus extraordinaire est souvent le plus vrai.

— Gash ! Gash ! Gash de gash ! pesta la sorcière qui reconnut dans l'arbre les deux amoureux à qui elle avait promis de s'aimer jusqu'à leur dernier souffle et même plus loin.

Elle fila dans le ciel à la vitesse d'un T.G.V. en gare de Beslé afin d'arracher de ses propres mains l'arbre de l'amour qui faisait désordre dans son beau tableau d'apocalypse. Ce fut sa seule erreur. Ce fut aussi la dernière. Dès que la fée eut plongé dans le ventre de la terre, la terre se referma sur elle, l'avalala, et l'incendie cessa.

Aujourd'hui, la montagne blanche est redevenue verte. On y garde des citernes en cas de nouvel incendie mais Carabosse, à ce qu'on dit, dort pour toujours dans sa tombe de pierre. Si les cartes indiquent le lieu de son repos ainsi que le Rocher des Amoureux, elle ne mentionnent jamais le site du double chêne enlacé dont le feuillage dessine un cœur. Ce n'est pas une erreur. C'est simplement qu'on le chercherait en vain dans la forêt de Juzet. Il pousse dans le cœur des gens d'ici qui livrent sans façon leurs rêves et leurs souvenirs au conteur de passage. C'est lui, le double chêne d'amour, qui fait dire aux vieux que la terre tourne et que, seigneur, domestique ou ouvrier, chacun à le droit de s'y tenir debout, lui qui raconte aux enfants que les histoires qu'on s'inventent sont toujours plus belles que celles qu'on nous impose.

Il suffit de respirer un soir l'air de la forêt de Juzet,
il suffit d'un verre de cidre à la bouche d'un four à pain,
un verre de cidre offert
pour qu'on en emporte avec soi
une branche

une feuille
la promesse d'un fruit.

©Éditions l'Harmattan 1998